

Homosexualité féminine

Notre thèse n'a pas pour but d'aborder la question de la ménopause chez les femmes qui se déclarent homosexuelles ou qui ont pour partenaire sexuel d'autres femmes. Non pas que la ménopause ne fasse pas problème pour certaines d'entre elles¹, mais parce que nous avons voulu centrer notre propos sur les remaniements qui avaient lieu, pendant cette période, chez celles qui, au départ de leur vie d'adulte, avaient choisi le côté féminin de la *formule de sexualité*². Nous avons néanmoins voulu relever le défi de Françoise Héritier de repérer si les catégories de destins qu'elle décrivait pour les femmes à la ménopause, dans les sociétés traditionnelles, se retrouvaient ou non dans nos sociétés occidentales, tout en gardant bien à l'esprit que nos démarches ne se situent pas sur le même champ, le sien étant celui de l'anthropologie et le notre celui de la théorie et de la clinique psychanalytique. Parmi les trois catégories qu'elle a décrit se trouve celle de « femmes quasi hommes ». Ce sont des femmes, devenues veuves ou divorcées, qui munies d'un pouvoir économique dans leur société, épousent après la ménopause d'autres femmes dont elles deviennent le mari et à qui elles font faire des enfants qui les considèrent comme leur père. Pour Françoise Héritier, il ne s'agit pas d'homosexualité, tout rapport sexuel étant exclu.

En effet, le terme d'homosexualité évoque, en général, l'idée d'une sexualité agie avec un partenaire du même sexe. Mais la lecture que Lacan fait du lien qui peut unir une femme à une autre laisse ouverte la question. Pour Lacan, il n'est pas certain que l'on doive ranger les femmes qui aiment les femmes³. sous la bannière univoque de la prétendue classe des homosexualités, ce choix renvoyant plus généralement à la question de la féminité et du phallus. Ce qui nous a déterminé à faire une place à cette question dite de l'homosexualité féminine est double : tout d'abord, il semble que l'on ne puisse pas étudier la question de la mascarade sans nous arrêter un instant à une forme particulière d'homosexualité féminine, selon Jones : celle de femmes qui veulent être aimées et désirées par des hommes tout en voulant être reconnue par eux comme leur semblable. Ensuite, nous avons été intéressée par le remaniement libidinal qui a eu lieu, après la ménopause, chez un personnage qui a beaucoup écrit sur la question et sur sa propre expérience de femme : Simone de Beauvoir. A partir de 56 ans et jusqu'à sa mort elle eut une compagne femme avec qui elle échangeait et partageait presque tout. Il ne s'agissait néanmoins pas d'homosexualité, selon elles, mais d'amour. Elle devait l'adopter, ce qui lui conféra le nom de de Beauvoir et en fit la légataire testamentaire de son œuvre. Dans la partie consacré à cet auteur, nous aurons à nous demander si, à ce moment de sa vie, Beauvoir n'aurait pas pu être classée dans la catégorie proposée par F. Héritier des « femmes quasi homme ».

Quand Lacan reprend le cas de la jeune lesbienne de Freud, il annonce d'emblée que l'on ne pourrait parler de perversion qu'entre guillemet, l'homosexualité féminine se retrouvant à « *chaque fois que la discussion porte sur les étapes que la femme a à franchir pour accomplir son achèvement symbolique* »⁴. Plus loin, toujours à propos du même cas, il dira de la jeune fille, qui a choisi une

¹ Le collectif des femmes de Boston, que nous avons cité à plusieurs reprises, consacre un chapitre à cette question.

² Nous le définissons dans la prochaine section de la thèse.

³ Par ailleurs, il est évident que l'anthropologue n'a pas à s'interroger sur les sentiments et fantasmes qui lient les sujets d'une communauté mais plutôt à établir l'ordre des échanges qui s'organisent entre eux. Nous ne pouvons donc pas affirmer, à partir de l'article de Françoise Héritier, si les *femmes quasi homme* aiment celles qu'elles épousent.

⁴ Lacan J. : Op. cit. p. 96.

femme plus âgée qu'elle comme objet de sa passion, que ce n'est pas une relation homosexuelle comme les autres et que « Freud souligne admirablement (...) qu'il s'agit ici de l'amour platonique dans ce qu'il a de plus exalté. »⁵ Il ajoute que c'est un amour qui ne demande aucune satisfaction que le service de la Dame. « C'est vraiment l'amour sacré, ou l'amour courtois dans ce qu'il a de plus dévotieux ». C'est un amour qui, en soi, vise la non satisfaction, ajoutera-t-il. Pour Lacan, l'ordre même dans lequel un amour idéal peut s'épanouir implique l'institution du manque dans la relation à l'objet. Ce qui est cherché dans cette femme aimée, c'est ce qui lui manque. Ce qui est cherché, au delà d'elle, c'est l'objet central de toute l'économie libidinale : le phallus. Ce qui permet à Lacan de rappeler que ce qui est aimé, c'est ce qui est au delà du sujet, ce qu'il n'a pas.

Nous avons déjà dit combien Lacan a passé des années à revenir sur les textes de Jones et comment, tout en gardant l'axe de la prééminence du phallus, il a pris ses remarques en ligne de compte dans la façon dont il a fondé littéralement le concept de phallus en tant que signifiant. En commentant la conception jonesienne de l'homosexualité féminine, Lacan développera ce qu'il considère comme le cheminement d'une femme vers sa féminité.

Nous savons qu'il a consacré plusieurs séances de son séminaire sur *Les formations de l'inconscient* à analyser les textes de Jones par rapport à ceux de Freud. Mais, c'est huit ans plus tard, dans son séminaire intitulé *l'objet de la psychanalyse*⁶, qu'il répondra au mieux à la question appelée par Jones : homosexualité féminine. Il y demande à Muriel Drazien d'exposer l'article de Jones de 1927⁷.

Jones s'y demande, tout d'abord, qu'est-ce qui correspond à l'angoisse de castration masculine chez la femme? Il dénonce la position phallogocentrique des psychanalystes et propose de penser *l'envie du pénis* comme une défense secondaire contre *l'aphanisis* : la peur de perdre la jouissance ou bien le plaisir (*Lust*) sexuel. L'envie *du pénis* ne serait donc, selon lui, que secondaire et correspondrait à une défense liée à la période oedipienne chez la fille. Il s'agirait d'une régression défensive contre une privation : le fait de ne jamais partager le pénis du père dans le coït la renverrait de l'amour pour le père vers une identification à ce dernier. Le stade phallique ne serait rien d'autre que cette défense oedipienne.

⁵ Lacan J. : Op. cit. p. 108.

⁶ Lacan J. : (1965-1966) Le séminaire livre XIII : L'objet de la psychanalyse, leçon du 27 avril, texte inédit.

⁷ Jones E. : « Le développement précoce de la sexualité féminine », in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, chap. XXV ***(demander à Kathy pour la référence du livre)

Jones va, ensuite, aborder plus précisément la question de ce qu'il appelle les *homosexualités féminines*. En fait n'échappent à cette catégories que les femmes qui ont abdiqué de leur lien tendre au pères en choisissant leur féminité, ce qui, pour l'auteur, veut dire leur identification anale à la mère qui se réalisera, à l'âge adulte, dans le désir de grossesse et d'enfantement. Pour Jones *féminité* se confond absolument avec *maternité*. Hors de ce désir maternel, on se retrouve nécessairement dans une des deux catégories d'homosexualité : il y a celles qui conservent leur intérêt pour les hommes mais qui s'efforcent d'être acceptées par eux comme étant des leurs. Et il ajoute qu'à ce groupe appartiennent les femmes qui ne cessent de se plaindre de l'injustice de la condition féminine. Nous ne pouvons pas ne pas remarquer que l'homosexualité féminine concernerait une grande partie des femmes d'aujourd'hui qui font passer leur carrière, quitte à rivaliser avec les hommes, bien avant leur souci de maternité, au point de se retrouver parfois confrontées à la ménopause quand, enfin, le temps pour le désir d'enfant est là.

Dans la deuxième catégorie se trouvent celles qui ne s'intéressent que peu ou pas aux hommes et dont la libido se porte vers une femme. L'identification au père est commune à toutes les formes d'homosexualité, même si elle est plus complète dans le premier groupe que dans le second, dans lequel subsiste une certaine forme de féminité. Pour Jones, le fait de ne pas s'intéresser au maternel équivaut à un abandon du sexe féminin.

Mais l'identification au père, comme mode défensif, est si parfaite qu'on la trouve chez toutes les filles traversant le stade oedipien du développement, ajoute Jones qui, dès lors, la considère comme un phénomène universel. Mais alors, quelles raisons la renforcent chez celles qui deviendront homosexuelles ? Il essaye d'y répondre en parlant d'intensification des stades sadiques-oral, mais on a le sentiment que cela ne tient pas bien.

Nous avons vu que Lacan a repris à son compte l'idée de Jones de l'universalité de l'identification au père, produite par la privation, en la transformant en une identification à un trait ou aux insignes du père, base de la constitution de l'Idéal du moi. Mais il ne trouvera pas que l'idée de l'identification puisse éclairer la question de l'homosexualité féminine et il proposera, dès 1958, l'idée qu'il s'agirait plutôt d'une relève de l'objet⁸ que d'une identification à un trait. Il nous semble qu'il faille là entendre la relève dans le sens de « relève de la garde » quand quelqu'un vient littéralement occuper la place d'un autre. Il y a donc changement de place. Lacan ajoute qu'il ne faut pas croire qu'une femme renonce alors à son sexe de femme, car c'est sur la féminité que porte l'intérêt suprême.

⁸ Lacan J. : (1958) « Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine », in *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p.735.

Ce dernier point nous intéresse pour ce qui a trait à des changements de place, qui ont lieu chez quelques femmes, au moment de la ménopause : une telle qui jusqu'alors avait vécue des histoires d'amour et de désir avec un ou des hommes se retrouve aimer une femme, souvent plus jeune. Une des raisons de ce choix réside dans le fait qu'elle garde ainsi, par procuration dirions-nous, cette féminité, cette identité féminine, qui se trouve alors menacée. Il est important de souligner que nous nous trouvons ici confrontés non pas à la problématique de la jeune homosexuelle mais à celle de la femme d'âge mûre vers qui peut aller l'amour de la jeune fille. Or, la vie fantasmatique de cette femme mûre n'a jamais retenu l'intérêt de la psychanalyse pas plus que celle de Jocaste. Si des quantités d'études portent sur les fantasmes et sur l'économie psychiques de nos jeunes Oedipes épris de leur mère, presque rien n'est consacré à cette dernière. Tout au plus avons-nous trouvé une étude traitant de sa culpabilité, en tant que mère, d'avoir accepté de faire sacrifier son fils⁹ ; c'est le maternel en elle que l'on a le droit d'interroger, jamais – à notre connaissance – la femme désirante ou aimante d'un mari clairement plus jeune qu'elle, ayant l'âge de ce fils disparu. Quand Jocaste est nommée, c'est en fait de ses enfants qu'on parle.

Mais cette relève de place dont parle Lacan, il ne nous en donnera les outils pour la formaliser qu'une fois qu'il aura introduit les *formules de la sexuation*. Dans son séminaire *Encore*, Lacan reprend cette question par le biais de l'amour de l'âme. L'âme, pour lui, c'est ce qui permet à un être – à l'être parlant – de supporter l'intolérable du monde, ce qui suppose que cette âme est étrangère, c'est à dire fantasmatique. Il fait alors un jeu de mot entre *aimer* et *âme*, ce qui lui donne le verbe « *âmer* ». Si nous suivons, pas à pas ses jeux de mots, c'est qu'ils nous semblent les plus à même d'éclairer une relation comme celle que Simone de Beauvoir a entretenue avec son amie Sylvie, à partir du milieu de sa cinquantaine. Pour Lacan, quand « *l'âme âme l'âme, il n'y a pas de sexe dedans. Le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est homosexuelle, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire* ». Il ajoute plus loin que l'hors-sexe de cette étiquette est manifeste. Ce type de relation peut aussi exister chez des femmes, car elles « *aussi sont amoureuses, c'est à dire qu'elles âment l'âme* ». Et alors, que leur partenaire soit homme ou femme, elles – ces amoureuses – font l'homme et sont de ce fait *homosexuelles* ou *horssexe*. Ce que Lacan appelle l'hystérie.

Il nous semble que nous ayons là tout autre chose que des jeux de calembour : la possibilité de penser une certaine clinique restée jusque là incompréhensible. Cet amour, ce n'est sûrement qu'un exemple parmi d'autres, entre Simone de Beauvoir et Sylvie ne cessait d'interpeller ses biographes et les féministes qui les entouraient. Ils ne pouvaient le comprendre qu'en termes d'homosexualité malgré ce qu'en disaient les intéressées. Il semble que la manière dont Lacan

⁹ Bibiol en anglais sur Jocaste***

pose là les choses aurait permis de les réconcilier : il y a une homosexualité féminine qui est hors sexe, qui joue dans cette forme d'amour dont il parle. Il l'appelle hommosexuelle, celle qui fait l'homme et il ajoute que cette hystérique se met à *mêmer* l'Autre même si elle ne le sait pas. Ce verbe réflexif, ce néologisme qu'il fabrique avec *même*, lui permet d'éviter le verbe s'identifier. Il laisse l'identification au père comme temps constitutif pour chaque petite fille, ce qui lui permet de sortir de l'impasse de Jones qui y voyait à chaque fois la racine d'une homosexualité. Nous pouvons dire que, d'une certaine façon, Simone de Beauvoir, dans les dernières années de sa vie, a tenue pour beaucoup de femme une place de grand Autre, aussi bien qu'elle le pouvait. Nous ne sommes pas surpris de constater que Lacan enchaîne sur la question de l'amour courtois.

Mais cette avancée n'a été possible, avons-nous dit, que dans l'après coup des formules de la sexuation, où Lacan a élaboré la possibilité pour un sujet, homme ou femme, de se placer du côté masculin ou du côté féminin. Nous allons les travailler de près car il nous semble que certains remaniements, au milieu de la vie pour des femmes, pourraient se lire comme un changement de place dans ses formules.